

leur vit plutôt l'ambition d'étonner que le désir de plaire, et la hardiesse remplaça le goût. Des difficultés vaincues, des ornemens prodigués, c'était tout le mérite qu'ils voulaient ou qu'ils savaient donner à leurs plus majestueux édifices, et jamais leurs meilleurs artistes ne s'écartèrent du mauvais système qu'ils s'étaient formé.

Les sciences ouvrirent à cette nation un champ plus vaste que les lettres et les arts. Elle ne fit, il est vrai, que se traîner sur les pas des anciens dans la métaphysique, dans la géométrie et dans la physique; mais elle avança la médecine et l'astronomie; elle créa même l'algèbre et la chimie. Malheureusement un tour d'esprit particulier lui fit mêler à la plupart de ses découvertes des bizarreries qui en diminuaient l'utilité. Elle défigura sa médecine par je ne sais quelles sympathies chimériques; sa chimie, par une vaine et trompeuse recherche de la pierre philosophale; son astronomie, par l'art imposteur de lire dans le mouvement des astres le destin de l'homme et les profondeurs de l'avenir.

Les vraies et les fausses lumières qui avaient rendu les Arabes si célèbres durant quatre ou cinq siècles sortaient toutes également de trois académies qu'ils avaient formées en Asie, en Afrique et en Europe, à Bagdad, au Caire, et à Cordoue. Les deux premières tombèrent au déclin de la puissance des califes; mais la troisième soutint plus long-temps sa réputation. Ce fut même dans

l'Espagne mahométane que les chrétiens du rit romain qui cherchaient à sortir de leur ignorance allèrent se régénérer.

Les disciples auraient pu tirer quelques connaissances utiles de ceux qu'ils prenaient pour maîtres; mais les lumières manquaient pour faire un bon choix. On n'emprunta guère de cette école que la philosophie d'Aristote, les diverses interprétations qu'elle avait reçues, et une aveugle confiance à tout ce que ce grand homme avait dit ou qu'on lui avait fait dire.

Aristote fut certainement un des plus vastes génies de l'antiquité. Son attention se porta sur beaucoup d'objets, et il répandit un jour pur sur la plupart. Mais sa logique est trop compliquée, sa métaphysique surchargée de subtilités, et sa physique remplie de ce merveilleux que les Grecs adoptaient si facilement. Trop souvent les mots y prennent la place des choses. Aux vices des ouvrages ajoutez qu'ils avaient été encore défigurés par des traductions données sur des originaux imparfaits, et par des ignorans incapables d'entendre et d'interpréter ce qui en avait été conservé.

Cependant les Arabes s'étaient passionnés pour une doctrine qui manquait également de clarté, de base et d'utilité. De leur idiome elle passa en latin, devint de plus en plus ténébreuse ou contradictoire, et n'en parut que plus admirable à ses nouveaux sectateurs. Entre les mains des scolastiques ce fut une science dont le fond était ab-



surde et la forme barbare. On entassait subtilités sur subtilités, sophismes sur sophismes, plutôt pour disputer que dans la vue de rien éclaircir. Jamais des questions plus vaines, plus oiseuses, plus bizarres, n'avaient dégradé l'espèce humaine. La nature n'était plus consultée, la raison n'était plus interrogée. Dans les écoles, dans les tribunaux, dans les temples, dans les conciles, tout se décidait par l'autorité d'Aristote. Lui seul était écouté. A ce nom tous les fronts se prosternaient. Ce que l'oracle n'avait pas dit passait pour futile; ce qu'il avait prononcé ou qu'on supposait qu'il avait prononcé, pour incontestable. Ce délire ne fut pas particulier à quelques individus, à quelques années; il subjuga tous les peuples, il s'étendit à une longue suite de générations.

Le mal paraissait incurable. Loin de rougir de leur aveuglement, ceux dont la profession était de répandre la lumière tiraient vanité de leur abrutissement. Ils pensaient que rien au-delà de ce qu'ils croyaient savoir n'était digne de leur attention, et ils avaient persuadé cette funeste erreur à la multitude.

Un premier événement commença à ouvrir les yeux. L'empire grec était bouleversé par les cruautés de ses souverains, par le fanatisme de ses prêtres, par les progrès des Ottomans. Quelques-uns de ses sages vinrent chercher successivement en Italie une tranquillité que leur patrie leur refusait. Leur nombre augmenta beaucoup à l'époque mé-

morale où le trop heureux Mahomet s'empara de Constantinople. Par goût et par besoin, ces étrangers ouvrirent des écoles où se formèrent des élèves dignes de les avoir eus pour maîtres.

L'imprimerie ne tarda pas à suivre. Elle fut très-anciennement connue à la Chine; mais, chez cette nation asiatique, ce n'était qu'une espèce de gravure dont les planches ne pouvaient servir qu'à un seul ouvrage. Le mérite de nos lettres mobiles, c'est qu'elles se prêtent aisément à toutes les combinaisons, et qu'après avoir été employées à l'impression d'un livre, elles peuvent l'être également à l'impression de cent autres. Jusqu'à une si belle découverte, les originaux les plus précieux avaient été rares, chers, et défigurés. Cet art nouveau diminua infiniment le prix des productions du génie, en arrêta les altérations, et les fit passer dans beaucoup plus de mains, surtout dans des mains plus propres à les faire fructifier.

La découverte du Nouveau-Monde fut encore une source de fermentation. On la regarda avec raison comme le plus grand des événements arrivés depuis l'origine des choses. L'homme vit avec étonnement que la moitié du globe avait jusqu'alors échappé à son intelligence et à ses regards. C'étaient, dans le nouvel hémisphère, d'autres mers, d'autres climats, d'autres hommes, une autre nature; c'étaient un physique et un moral inconnus. Quel vaste champ aux contemplations! Était-



il possible que les idées ne s'étendissent pas avec ces objets ?

Ces merveilles occupaient l'Europe, lorsque des discussions religieuses lui demandèrent une partie de son attention. Quelques esprits hardis prétendirent que le christianisme s'était altéré. Leur audace trouva des contradicteurs. La dispute s'échauffa, et de part et d'autre on eut recours aux armes que ce genre de guerre pouvait comporter. Les livres saints, les écrits de leurs meilleurs interprètes, les décisions des conciles, l'histoire, la tradition, les écrivains sacrés et profanes, tout fut lu, tout fut médité, tout fut discuté. Comme les divers combattans n'étaient disposés à aucune indulgence, ce fut une nécessité que la critique s'épurât, que le raisonnement devînt plus pressant. Avec le temps, ces instrumens perfectionnés furent appliqués à des objets étrangers aux controverses dont ils étaient l'ouvrage.

La communication des nations contribua aussi au renouvellement des lumières. Le gouvernement féodal avait tout réduit en faibles seigneuries. Leurs habitans entretenaient peu de relations hors des limites d'un territoire excessivement borné. Rarement ils franchissaient leurs frontières, et jamais ne s'en éloignaient. Des hasards heureux ou malheureux réunirent successivement plusieurs de ces domaines, et avec le temps leurs chefs devinrent des puissances. L'ambition de ces souverains se heurta. Ils firent la guerre, et la portè-

rent souvent dans des contrées éloignées. Alors les peuples commencèrent à se mieux connaître, et firent quelquefois un échange avantageux de leurs instructions. La rivalité qui s'établit entre eux fut un germe d'émulation qui tourna au profit des sciences.

Leurs progrès ne furent pas toutefois aussi rapides que le pouvait faire espérer la vive fermentation que tant de causes différentes avaient dû produire dans les esprits. Il se fit pourtant des découvertes intéressantes, mais imparfaites, mais défigurées par d'anciens préjugés, mais isolées. On manquait d'un foyer commun où tant de rayons épars se réunissent. Cette chaîne nécessaire fut l'ouvrage de Bacon.

Ce grand homme ne fut pas effrayé du chaos où les sciences étaient tombées. Il comprit qu'avec de l'ordre on parviendrait à tout débrouiller. La marche qu'il suivit fut de rassembler toutes ses connaissances, et de ne jamais s'occuper d'une nouvelle recherche sans avoir reconnu les rapports qu'elle pouvait avoir avec celles qui l'auraient précédée. De cette manière il démêla les différences de celles qui étaient distinctes, et saisit les liaisons de celles qui étaient unies.

Bacon s'occupa ensuite du soin de rassembler toutes les vérités trouvées avant lui dans chaque science, et toutes les erreurs qui l'avaient défigurée. De là il s'éleva jusqu'à désigner les choses qu'il fallait chercher à y découvrir, jusqu'à pré-



voir les succès qu'aurait la postérité dans cette immense carrière, jusqu'à prescrire les méthodes et les instrumens qui conduiraient à ce haut degré de gloire.

L'écueil dont il eut le plus à cœur de garantir les générations futures, ce fut celui des systèmes prématurés. Il ne nia pas qu'on ne pût arriver un jour à l'origine des choses; mais il assura que ce ne serait jamais qu'après avoir multiplié, rassemblé, comparé les faits durant des siècles. Vouloir tout à coup monter aux causes premières pour redescendre aux effets particuliers, c'était, disait-il, se condamner à des erreurs inévitables, à des ténèbres éternelles.

Une doctrine accompagnée de tant de circonspection ne devait pas faire des enthousiastes. A mesure que les nations se sont éclairées, elles ont de plus en plus applaudi à des principes si profonds et si lumineux; mais leur origine fut assez obscure. Admirés de quelques sages, ils demeurèrent inconnus à la multitude de ceux qui par état cultivaient les lettres. Pour faire dans les esprits une révolution plus désirée que prévue, il fallait un génie ardent, audacieux et indépendant; il fallait Descartes.

A l'époque où parut cet homme à jamais célèbre, la raison n'avait recouvré aucun des droits qu'elle avait très-anciennement perdus. C'était toujours sous les drapeaux d'Aristote que combattaient les écoles les plus opposées; c'était toujours

sur son autorité, bien ou mal conçue, qu'elles fondaient leurs opinions. Cette servitude révolta Descartes. Il s'indigna des chaînes qui s'étaient appesanties sur ses semblables, et osa soupçonner que ce n'étaient pas celles de la vérité. Le doute le conduisit à l'examen. Des discussions sérieuses lui firent voir que les siècles avaient marché d'illusion en illusion, et qu'ils continueraient à se nourrir de mensonges, si le joug qu'ils portaient n'était pas brisé. L'entreprise lui parut digne de ses forces et de son courage. Il n'en fut détourné ni par les persécutions que pouvaient lui susciter l'intérêt, l'envie, la superstition; ni par la résistance opiniâtre que devaient lui opposer des préjugés trop enracinés. Le succès répondit à ses espérances. On le vit réussir à faire rougir les nations de leur aveugle crédulité, à les convaincre qu'il ne fallait regarder comme vrai que ce qui serait avoué par l'évidence même, à leur persuader que ce qui ne portait pas ce beau caractère devait être rangé parmi les idées fausses ou incertaines. Tous les fantômes adorés pendant si longtemps se dissipèrent devant lui.

Malheureusement, après avoir enterré une science absurde, Descartes s'écarta et s'écarta sans retour des sages voies qu'il avait lui-même si bien tracées. Au lieu d'étudier la nature, de la suivre pas à pas, de l'observer laborieusement, il se livra tout entier à la fougue d'un esprit fécond, et n'enfanta que des chimères. Mais tel est l'ascen-



dant d'une imagination ardente, qu'on fut généralement séduit par le système brillant qu'elle avait conçu. L'orgueil humain fut flatté de ne voir dans l'univers qu'une machine formée selon les lois de la mécanique, où tout semblait facile à expliquer. En vain l'auteur de ces nouveautés hardies avait communiqué une impulsion extraordinaire à tous les esprits; en vain il avait donné l'exemple de compter les grands noms pour rien; en vain il avait fourni les moyens de confondre ses propres erreurs : ces armes restèrent sans force dans des mains d'ailleurs exercées à tous les genres de combat. L'Europe, devenue cartésienne, resta cartésienne jusqu'au temps où parut Newton.

Il était réservé à ce premier des hommes de lier solidement la nature terrestre à la nature céleste, et de faire sortir d'une si grande combinaison le vrai système du monde. Avant lui on avait tenté d'élever cet édifice immense; mais les plus habiles et les plus heureux architectes avaient bâti sur le sable. Leur ouvrage s'était écroulé au premier vent. Le sien eut une base inébranlable. Il porta sur une suite de démonstrations qui subjuguèrent d'abord tous les esprits capables de les suivre, et avec le temps toutes les nations. Il serait téméraire de prédire que la postérité n'ajoutera rien aux découvertes du génie le plus créateur et le plus sage qui ait jamais existé. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que ses principes sont pour toujours à l'abri des révolutions.

Tandis que Bacon, Descartes, Newton travaillaient avec plus ou moins de succès à l'avancement des sciences en général, plusieurs de leurs contemporains reculaient les bornes de quelques-unes en particulier. Copernic, Ticho-Brahé, Kepler, Galilée, Toricelli, Hervey, Leibnitz et Locke furent ceux qu'on remarqua davantage; mais d'autres laissèrent aussi un nom fameux. Ils ont eu des successeurs. Le nombre en augmente tous les jours, et il accroîtra encore. Trop longtemps on s'est occupé des tyrans qui ont opprimé la terre, des conquérans qui l'ont ravagée, des fanatiques qui l'ont trompée. L'attention est accordée maintenant aux esprits sublimes qui ont ennobli l'espèce humaine, et les hommages s'arrêtent sur les philosophes.

La philosophie est un des plus grands biens que le ciel pût accorder aux mortels. C'est elle qui les lie, les éclaire et les soulage. Elle leur donne tout, sans en exiger aucun culte. Elle leur demande, non pas le sacrifice de leurs passions, mais un emploi juste, utile et modéré de leurs facultés. Fille de la nature, dispensatrice de ses dons, interprète de ses droits, elle consacre ses lumières et ses travaux à leur usage. Elle les rend meilleurs pour qu'ils soient plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie et l'imposture, parce qu'elles foulent le monde. Elle ne veut point régner; mais elle exige que ceux qui règnent aiment à ne jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit et le nom



des sectes ; mais elle les tolère toutes. Les aveugles et les méchans la calomnient ; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus : ingrats qui s'élèvent contre une mère tendre quand elle veut les guérir des erreurs et des vices qui font les calamités du genre humain.

xiv.  
Morale.

Depuis trop long-temps on cherche à dégrader l'homme. Ses détracteurs en ont fait un monstre. Dans leur humeur, ils l'ont accablé d'outrages. La coupable satisfaction de le rabaisser a seule conduit leurs noirs crayons. Qui es-tu donc , toi qui oses insulter ainsi ton semblable ? Quel sein te donna le jour ? Est-ce au fond de ton cœur que tu puisas tant de blasphèmes ? Si ton orgueil eût été moins aveugle ou ton caractère moins féroce, barbare ! tu n'aurais vu qu'un être toujours faible, souvent séduit par l'erreur, quelquefois égaré par l'imagination, mais sorti des mains de la nature avec des penchans honnêtes.

L'homme naît avec un germe de vertu , quoiqu'il ne naisse pas vertueux. Il ne parvient à cet état sublime qu'après s'être étudié lui-même , qu'après avoir connu ses devoirs , qu'après avoir contracté l'habitude de les remplir. La science qui conduit à ce haut degré de perfection s'appelle *morale*. C'est la règle des actions ; et, si l'on peut s'exprimer ainsi , l'art de la vertu. On doit des encouragemens , on doit des éloges à tous les travaux entrepris pour écarter les maux qui nous assiègent , pour augmenter la masse de nos jouis-

sances, pour embellir le songe de notre vie, pour élever, pour perfectionner, pour illustrer notre espèce. Bénis, et bénis soient à jamais ceux dont les veilles ou le génie ont procuré au genre humain quelqu'un de ces avantages ! Mais la première couronne sera pour le sage dont les écrits touchans et lumineux auront eu un but plus noble, celui de nous rendre meilleurs.

Quelques écrivains ont osé nier toute distinction morale, toute distinction entre le vice et la vertu. Dans leur aveuglement ou leur corruption, ils ont réduit l'espèce humaine à la condition animale, et déclaré leurs semblables incapables, absolument incapables de tout sentiment pervers, de tout sentiment honnête. Ce qu'on a pu alléguer de plus convaincant pour les tirer de leur prévention n'a fait que les y affermir, qu'augmenter leur haine ou leur mépris pour l'être malheureux qu'ils voulaient précipiter dans le dernier degré d'avilissement. Ils ont continué à penser, ils ont continué à écrire que les faits vrais ou faux entassés pour combattre leur système n'étaient qu'une comédie ridicule dont le dénouement était sans intérêt pour eux. Puisque l'entêtement de nos détracteurs a résisté à la force des argumens dirigés contre eux, il ne reste qu'à les renvoyer à leur propre cœur.

Hommes jusqu'ici aveuglés, réfléchissez sur les sensations que vous éprouvez à la vue d'un grand crime, à la vue d'un fait héroïque. Avec quelle